Book Reviews/Comptes rendus

Cécile Alduy

Maurice Scève

Bibliographie des Écrivains Français, Paris, Rome : Éditions Memini, n° 28, 2006, 260 p.

Après les volumes consacrés à Pontus de Tyard, Du Bartas, J.-A. de Baïf, J. Bodin, Agrippa d'Aubigné et Pierre de Ronsard, voici un nouveau volume de bibliographie critique que son éditrice, Cécile Alduy, offre au public pour entrer dans l'œuvre du poète Maurice Scève (1501 ?–1564 ?), poète réputé obscur ou hermétique. Depuis quarante ans, l'auteur de *Délie* ne cesse d'attiser la curiosité des chercheurs et d'alimenter un flot d'études critiques toujours plus abondant. Si le « canzoniere » de Scève figure régulièrement au programme des grands concours de l'université française (ENS, agrégation...), il fait aussi l'objet d'un intérêt constant auprès des universitaires européens et nord-américains. La liste des thèses de doctorat recensée par C. Alduy donne la mesure de cet engouement. C'est dire tout l'intérêt du présent volume critique qui devra figurer en bonne place dans la bibliothèque de tout amateur de poésie de la Renaissance.

La bibliographie de M. Scève est divisée en plusieurs parties : éditions, traductions, études bibliographiques, biographiques, générales, réception de l'œuvre, études sur *Délie*, *Microcosme*, les autres œuvres (*Saulsaye*, *Arion*...), et les adaptations musicales. Au total, C. Alduy regroupe plus de neuf cents entrées qui font de ce volume une bibliographie quasi exhaustive. Chaque entrée fait l'objet d'une notice descriptive précise sur le contenu et l'interprétation des études critiques. Le lecteur dispose ainsi d'une fiche signalétique pour chacune des éditions (anciennes et modernes) et d'orientations utiles pour entrer dans l'œuvre scévienne. Si la moitié des notices concerne la *Délie* (!), les autres s'attachent à d'autres aspects de l'œuvre, notamment la partie latine et la traduction. C'est d'ailleurs en faveur de ces textes quelque peu négligés que C. Alduy voudrait finalement encourager de futures recherches. Dans ses « Desiderata » (p.237–239), elle rappelle aussi que notre connaissance de la vie de Scève a peu avancé depuis les travaux pionniers de V.-L. Saulnier. Il y aurait pourtant un intérêt certain à reconstituer les liens qui unissaient Scève à ses contemporains (Du Bellay, M. de Navarre...), à reconstituer la bibliothèque du poète, mais aussi à replacer son œuvre dans le temps qui l'a vu naître. Enfin, C. Alduy note avec justesse qu'il manque encore une synthèse sur l'influence de Scève sur la poésie française au XVI^e siècle. Ce travail reste à faire, qui permettrait sans doute de mieux comprendre la perception qu'en eurent les poètes

contemporains, et qui permettrait aussi de corriger « l'image d'un Scève isolé et solipsiste, coincé entre Marot et la Pléiade » (p.238).

FRANÇOIS ROUGET, *Queen's University*

Le temps des beaux sermons

Textes réunis par Jean-Pierre Landry

Cahiers du GADGE n° 3, 2006, Genève : Droz, 294 p.

Ce volume envisage à travers 17 études différents aspects de la prédication au cours du XVII^e siècle. Si Bossuet tient le devant de la scène — ou le haut de la chaire — les grands prédécesseurs (Du Perron, saint François de Sales), les contemporains (Mascaron, Bourdaloue), les prédicateurs protestants (Michel Le Faucheur, Jean Claude) ne sont pas oubliés. Est ainsi rendue possible une utile mise en perspective de l'existence même d'un genre de la prédication, théorisé autant qu'abondamment pratiqué. Les termes de la tradition rhétorique et plus largement la place accordée aux beautés et artifices d'une langue mise au service de la pastorale chrétienne, le statut de l'orateur sacré placé entre vérité révélée et auditoire à affermir dans sa foi ou à convaincre constituent les traits d'union entre ces études qui se complètent et s'éclairent.

M.-H. Prat analyse le « travail du style dans *L'oraison funèbre sur la mort de Monsieur de Ronsard* » au gré des corrections qui accompagnent ses diverses publications entre 1586 et 1611 ; placées sous le signe de la mesure tant lexicale que syntaxique, ces retouches témoignent de la sensibilité d'une parole édifiante proche de la parole sermonnaire aux évolutions de la prose d'art ; l'orateur se fait écrivain lorsque sa voix se fixe sur la page. Ces éléments stylistiques et esthétiques se retrouvent pour partie dans la contribution de J. Goeury (« Y a-t-il eu une querelle de l'éloquence sacrée dans les temples réformés à l'âge classique ? ») : entre théorie et pratique, le sermon réformé obéit à une certaine austérité ; il n'exclut cependant pas les effets mondains dont rendent compte les auditeurs du temps mais que les stratégies de publication tendent à gommer. G. Sicard-Arpin (« Le sermon protestant, un enracinement dans la parole de Dieu. ») montre comment le prédicateur protestant s'efface au profit du texte sacré qu'habite l'Esprit saint, faisant une place assez large à l'appropriation du style biblique. P. Laudet, par le biais de la « figure de l'Épouse dans la prédication de saint François de Sales », dévoile un orateur sacré plein d'amour pour son auditoire, sensible aux possibilités poétiques de la langue. J.-P. Landry relit avec attention le *Sermon sur la sévérité de la pénitence* de